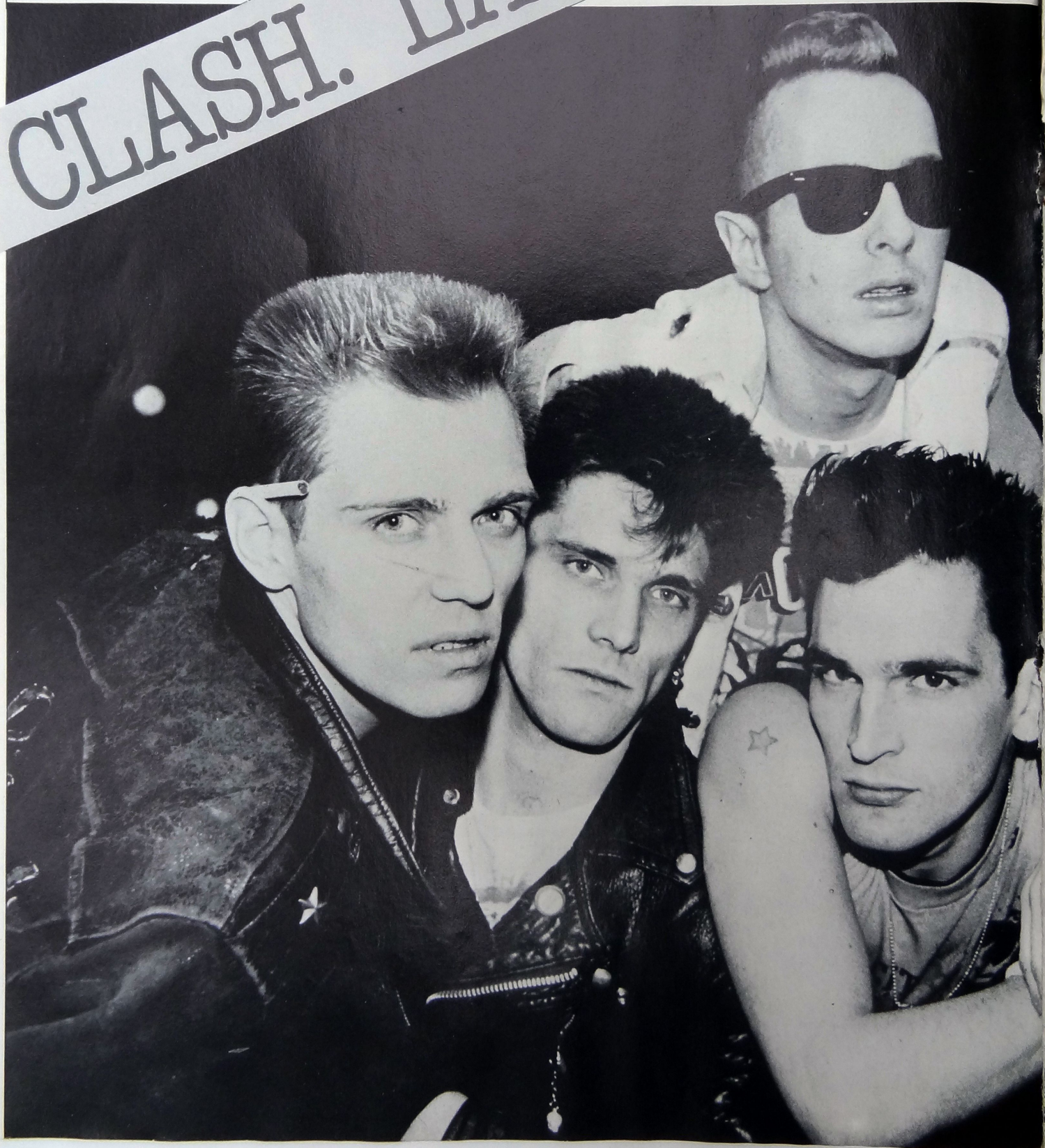


CLASH. LA PÊCHE





ce qui est émouvant chez
clash, c'est cette volonté
farouche de ne pas se trahir,
de rester fidèle à l'énergie,
à la pureté et au cri qui ont
fait son succès. Julien a suivi
quelques concerts du groupe
en Angleterre, avant de le
retrouver à Paris. Épique!
il en a rapporté des
interviews avec chacun
des membres du groupe.
la pêche.

Roissy - février 84. Coincé entre un couple d'éco-sais Middle class (l'homme, un colosse au teint rougeâtre, à l'haleine de Brandy et au geste facile; la femme, une matrone bégueule tout droit sortie d'un casting de Russ Meyer) et un militaire en service, tout képi-matraque et bleu de travail, je me dirige tant bien que mal vers le satellite n° 5 quand soudain, une hôtesse de l'air de rêve se précipite sur moi, me prend par la tête et me passe autour du cou une pochette plastique sur laquelle est inscrit, façon rock-art-ridiculo-fluo, en caractères gothiques : « mineur non accompagné ». Ce simple geste suffit amplement aux yeux des autres voyageurs à me ramener au rang de nourrisson géant, irresponsable et cahotant.

Didier Buriez

« A GLASGOW, QU'ON M'AVAIT DIT, Y A DEUX CHOSES QU'Y FAUT SAVOIR »

Je passe à la fouille, sur le tapis roulant, dans le sas, et finis par pénétrer incognito dans ce qui sert d'avion. Voyage sans embrouilles, hormis quelques trous d'air, dus aux flatulences inopinées de ma voisine de derrière face à l'annonce du mariage d'Elton avec une femme. C'est la vie.

Une fois l'avion posé, le barrage douanier passé et ma première approche avec les consonances dissonantes et imbaissables (de surcroît) de c'te fucking bloody scottish accent amorcée, j'entreprends une percée spectaculaire à grands coups d'doc Marteens à travers la foule en délire pour atterrir minablement dans un bus plein d'détritus, d'hommes, de femmes, et d'odeurs louches. Direction : Glasgow, le centre.

A Glasgow, qu'on m'avait dit, y a deux choses qu'y faut savoir, juste deux choses : la première c'est qu'on n'y fait jamais crédit; et la deuxième, c'est qu'on n'y parle pas anglais, qu'on m'avait dit... En guise de crédit, j'éus juste le droit de m'faire jeter à grands coups de regards haineux, de bruits de tergal froissé, de doigts qui craquent et d'pincements de lèvres hors du bus. Je sais bien que j'n'avais pas le courage de demander une note de frais donc de payer, mais de là à... hum. Et pour ce qui est de parler anglais, j'ai eu beau essayer de comprendre ce que les gens répondaient à ma demande de chemin pour trouver mon hôtel: niet, pas compris un mot.

Me voici donc en terre étrangère, paumé, gelé, et apeuré. Un peu plus et vous allez croire que j'vous fait le coup de la petite fille aux allumettes, de Kebra le rat, de Cosette ou tout bonnement d'Oliver Twist; non, non, pas du tout, mon ange rock s'est vite manifesté, j'ai trouvé mon hôtel. Paperasses à remplir, clefs à prendre - je monte dans ma chambre verrouille la porte, prends deux C 1000 (uh! uh!), allume la télé: Andropov meurt. Je me change, me brin-de-toilette, me fais-beauté, éteins la télé, redescends en fredonnant une vieille complainte à la Joan Baez et siffle un cab. A l'annonce de ma destination, le chauffeur du tax (prononcer taxi driver, ça fait mieux), un vieux garçon à la David Niven, version working class, me fait une moue pleine de pitié: « rough! », qu'il lâche d'un coup, « very rough » (prononcer reuff, ça fait mieux).

DES VIEILLES POIVROTES JERKENT COMME DES ENRAGÉES

Le Gallow Gate, est une salle de concert à peine plus grande que le Bataclan. De chaque côté de la scène, des chaises et des tables moyenâgeuses se font la conversation, en attendant de devoir subir le poids de quelques canettes, de paquets de clopes ou de culs lourds de bière. Un stroboscope crée une ambiance à gerber, tandis que des larbins en uniforme s'escriment à balayer l'plancher. Devant l'entrée une centaine de skino-punks new-waveux alignés dans le calme et la dignité attendent sagement l'ouverture des portes.

Kosmo arrive : tenue d'combat, mèches au vent et Guinness à la main. Quelques clagues dans l'dos plus tard, l'homme me confirme que je suis « sur la liste » et me conseille un pub en attendant que ça ouvre. Dans le pub en question, y a plein de vieux et surtout de vieilles poivrottes qui jerkent comme des enragées à n'en plus pouvoir suer, que ce soit sur Thriller ou sur les Vandellas. De toute façon, ces piliers de bar des deux sexes bourrés comme des coings de père en fils connaissent mieux que n'importe quel teenager dans le vent les paroles, la musique, les silences, etc... de tout le Top 50. Alors... (alors quoi? NDLR). Alors je

remballe mon sac et je m'apprête à faire du vent, quand une octogénaire sérieusement imbibée me tire par la manche et me glisse dans l'oreille: « t'as pas un tickson pour le Clash, beau brun, j'adore « White Riot ». Well, that's R'N'R.

Je crois que j'ai jamais autant haï une première partie. Là en l'occurrence, c'était « Under Two Flags »: un croisement dangereux entre Killing Soke Street et l'East River.

Je n'avais pas vu le Clash depuis Mogador. Pour les néophytes Mick et Topper étaient encore là. Leur répertoire de chansons tournait alors en majeure partie autour de « Sandinista » et de « London Calling ». Futura se faisait nonchalamment la main comme si de rien n'était, sur une grande toile blanche placée dans le fond de la scène, troquant certains soirs ses bombes pour un micro, histoire de nous balancer dans l'coin de la gueule deux ou trois raps d'enfer.

LE GANG DÉBARQUE COMME UNE GICLÉE DE BIÈRE PRESSION

Je ne connaissais aucun Clash à l'époque, juste quelques mots bateau et anonymes échangés avec Paul, Mick et Jo et un vif affrontement physique avec Topper dû à mon insistance pour je ne sais plus quoi (le lâche m'avait violemment secoué contre une caisse. Pensez bien qu'avec les 1,30 mètres que j'devais m'tirer en c'temps là, j'avais juste réussi à y laisser quelques plumes. Heureusement que Jo Cool était là...). En gros, on peut dire que pendant cette semaine - de « folie » pour les uns, « d'enterrement » pour les autres - le Clash bien qu'excellent sur beaucoup de points, n'avait pas LA pêche, celle qui fait qu'Hendrix, Brian Jones, Vicious et tous les autres Keith Moon de service se retournent encore dans leur tombe histoire de changer de corde, de médiateur, ou de boire une menthe, cette pêche, cette énergie taillée dans le rock, à grands coups de tête. Alors que ce soir, à Glasgow...

Sur les dernières mesures de « The Harder they come », la lumière s'éteint. Kosmo, depuis la console du son, éructe: « And now for the first time, in Scotland Since 100 long, Punk-Rockers, Heavy Metal Killers, funny Rappers and reggae lovers, the CLASH ».

Le rideau s'ouvre, découvrant des écrans de télé suspendus au plafond par de gros câbles rouges et un énorme filet kaki, chevauché de plaques de bois noir, posé dans le fond de la scène. Le gang débarque, d'un seul homme, comme une giclée de bière pression, guitare au poing et moue rageuse au coin des lèvres. Départ sur les chapeaux de roue avec « London Calling ». Au bout de quatre mesures, Jo stoppe et prend violemment le public à témoin. Il parle de Mick, juste pour mettre les points sur les i et repart.

SPEED ET MÉLODIES D'ANGOISSE SONT LES DEUX MAMELLES DU NOUVEAU CLASH

Re-« London Calling » / « Safe european home » / « Police and Thieve »: la trilogie du Rock'n'roll! Le public ne sait si c'est du lard ou du cochon. De toute façon, y'en a assez pour tout le monde. Strummer balance sa guitare, se fige, ferme les yeux et, comme si toute sa vie dépendait de cet instant, sacré-plié en deux, un pied sur le retour, commence les nouveaux morceaux: « Three cards trick », « Dictator », « Pouring rain », « Sex Mad War »... Speed et mélodies d'angoisse se sont les deux mamelles des brand new Clash songs.

Paul, toujours à droite de la scène, côté salle, frappe sa basse jusqu'à ce qu'elle jouisse, tandis que Nick et Vince, sous l'œil critique du public,

mettent tout ce qui leur reste d'énergie et de passion dans leurs riffs de guitares. Pete, lui, assure sans problème ni fioritures.

Le public est fou, ça giclé dans tous les sens, on a tous l'impression de se connaître depuis Waterloo. Une fois le cap des nouveaux morceaux passé (ça fait à peine une demi-heure qu'ils ont débarqué sur scène) le premier album revient en force. Tout y passe: de « Janie Jones » à « Capital radio », en passant par « Protext blue », « Deny », « Complete control »...

Au premier rang les mecs s'écroulent comme des mouches, même chose au bar, mais pour d'autres raisons. Les écrans vidéos diffusent des images d'« Orange Mécanique », des « Sept mercenaires », de guerre et de violence.

Premier rappel: « Spanish bomb » / « I'm so bored with the USA », histoire de nous faire voyager un peu. Deuxième rappel: « Know your rights », juste pour nous rappeler que si on avait mieux écouté « Combat Rock », ça ferait plus longtemps qu'ils seraient revenus sur scène et « I fought the law ». Troisième rappel (on s'demande qui va se crever le plus vite: groupe/public?): « English civil war » et « White Riot ». Ces mec-là ont le sens de la répartie.

LES FANS VONT VOIR STRUMMER COMME VOUS IRIEZ VOIR UN CURÉ...

La salle se vide, les punks ramassent leurs peignes, les skin leurs bretelles et moi, j'vais voir ce qui se passe dans les loges: Jo et Paul, fidèles à leurs habitudes, discutent avec un contingent de fans. Vince, Nick et Pete se font prendre en photo. Kosmo cuve son vin et Ray (sécurité nourrice) s'occupe de rassembler les fringues.

Curieusement ou non, les fans vont voir Strummer comme vous iriez voir un curé, le caïd du quartier ou votre avocat. Ce soir, la conversation ne tourne absolument pas autour du concert, mais autour du prix des places (4 livres: 48 F). Jo s'emporte, appelle l'organisateur, revient, s'explique: il est très nerveux, très speed, beaucoup, beaucoup plus que la dernière fois que je l'ai vu. En revanche, il n'y a pratiquement que des filles qui vont voir Paul: autographes/photos/petits cadeaux/bisous etc. Je lui donne un magazine dont il faut la couverture: il rougit légèrement, me demande s'il peut le garder et « je l'donnerai à ma mère, ça lui fera plaisir ».

Jo qui en a fini avec son cahier de doléances, vient vers moi, me passe la main dans les cheveux et sort: « Eh! Julien, you look like Chuck Berry with your haircut ah! ah! », et Kosmo de répondre « Johnny Burnett, Jo, or Cochran, not Chuck ».

Il est temps de partir: on monte dans le car, direction hôtel. Sur le chemin, Kosmo, Jo et Pete s'engueulent: les premiers soutiennent que l'information politique, en général, est complètement erronée, que c'est de la propagande, et le second se défend, en leur demandant d'où ils tiennent alors ces informations, qu'ils rapportent à longueur de chansons et d'interviews...

Le lendemain rencart à dix heures dans le hall de l'hôtel. Une séance photo pour eux, un pt'it déj' pour moi. On monte dans le bus. Le following du groupe a été réduit au strict minimum (mis à part les roads, bien sûr, qui ont leurs propres camions); Kosmo, Bernie, les camarades de jeux du début, (Ray qui n'est avec eux que depuis quatre ans), le tour manager Andy et le chauffeur. Nous sommes donc onze dans un car d'une trentaine de places. Paul entraîne Vince et Nick aux nouveaux morceaux, sous la direction de Bernie. Jo lit, tout seul dans son coin. Pete et Ray dorment, le chauffeur fume des blondes et Kosmo n'arrête pas de me chambrer sur ma coupe de cheveux.

STRUMMER SE REFAIT UNE MOHICAN

Cinq heures de car nous séparent de Manchester. Sur le coup d'une heure, nos estomacs respectifs crient famine, on s'arrête au bord d'un lac. Fish'n'chips pour tous. Il fait froid. Tandis que Kosmo et Nick jouent à cache-cache au bord du lac, Jo parle : « nous sommes sur une grande route en ligne droite avec un mur au bout, le tout est de savoir le contourner ». Cliché ou non, on remonte dans le bus. Plus que deux plombs avant d'arriver à l'Apollo.

Cette fois, on réécoute le concert de la veille, Bernie et Paul passent au peigne fin chaque nouveau titre, sous l'œil amusé de Jo qui, entre deux bières, n'hésite pas à reprendre la chanson. Pause pipi et, enfin, on arrive à l'Apollo de Manchester. Il est quatre heures.

Devant la porte, une cinquantaine de kids attendent, T. shirts et pochettes de disque en main. Quand le groupe a fini de signer, on pénètre dans la salle. Imaginez la gueule du concierge en voyant rentrer le Clash, magnétos à fond, grattes en bandoulière et couleurs partout. Pauvre homme.

L'Apollo a la même forme que l'Olympia en plus grand et avec un scène plus haute. Le décor est complètement kitsch, paillettes rouges, lustres rococo, sièges noirs et planches dans la salle. Balance. Re-bus pour aller à l'hôtel, le « Sandpiper Inn »; Disco-télé-bar-hôtesse accueillante et tout l'bordel. Jo, lui est resté à la salle. Quelques coups de fil plus tard, et après avoir dû chercher des aspirines pendant des lustres pour Pete, on retourne à l'Apollo. Sur le trajet, Nick, tout content, nous fait écouter une cassette d'Ennio Morricone qu'il vient d'acheter. On arrive.

La première partie est déjà en train de joueter : encore une de ces espèces de groupes psychobilly, du sous-Cramps de prisunic. Ce soir, bien qu'ayant fortement envie d'incruster ma noble personne dans les premier rangs comme la veille, j'opte pour une solution plus sage, je m'assois. Les gros baffles de la sono commencent à me saouler la tête à force de diffuser de la mélo-soup-rappofunfy beat. Heureusement, Kosmo arrive pour éteindre les lanternes, prendre le micro et nous refaire le coup de la veille : « ..he...A..ER... THE CLASH ».

Le décor est le même, mais le groupe a changé: mis à part le fait que Strummer s'est fait une mohican pendant que nous étions à l'hôtel, ils ont tous l'air d'en vouloir plus. Ils en veulent plus, d'ailleurs. Dès les premiers accords de « London Calling », Jo fouette la scène à coups d'rangeos, Vince et Nick ont l'air beaucoup plus détendus et le reste suit. Paul, et Vince n'arrêtent pas de se rentrer dedans, à la grande joie des premiers rangs.

A propos de premiers rangs, le public aussi a changé : bizarrement il est beaucoup moins speed, aussi fan, mais plus entreprenant : vers la fin du concert, alors que le Clash vient de nous servir une heure et demie d'un rock'n'roll comme on n'en faisait plus, les mecs des premiers rangs se mettent à sauter sur scène, un par un. Vous avez déjà vu des gros skins et des grands punks hardcore, monter sur une scène, commencer à prendre des poses Boy Géorgiennes au premier degré, embrasser Strummer comme du bon pain et repartir, comme si de rien n'était, sans que personne ne les fasse chier ? Au bout du trentième, Ray réagit quand même et la pauvre victime de voltiger en l'air, pour atterrir à mes pieds. Comme par hasard.

Bilan du concert : 10 % du premier album, 5 % de London Calling, 3 du deuxième et 2 du premier plus 40 % d'énergie, 20 de sueur et 20 de folie. Equilibré non ?



Paul Simonon : « On ne veut plus s'embourber dans la musique disco-funk-pop ».

Jean-Claude Lagrèze



Joe Strummer : « Les gens sont vraiment refoulés sexuellement ».

Jean-Claude Lagrèze

**« JE SUIS UN CLASH,
PAS UN SESSIONMAN »**

Même scénario que la veille dans les loges. Deux heures plus tard on remonte dans le bus, crevés, gros sourire aux lèvres. Vers une heure du mat, alors que Paul est en train d'esquisser quelques pas de danse dans la disco de l'hôtel, j'commence ma série d'interviews : les trois nouveaux d'abord, sur le thème « *tu viens d'où, qu'est-ce tu f'sais, qu'est-ce ça fait, ou tu vas ?* » Let's go :

NICK : J'ai commencé à jouer à 14 ans. J'étais dans un groupe, les Cortinas. C'était juste avant l'explosion punk, on a fait quelques gigs, au Roxy entre autre, et le groupe a splitté en 78. J'ai fait plein de petits jobs : dans des bureaux, à l'usine, j'ai été aux USA. Puis j'ai rejoué dans plusieurs petits groupes, des groupes de Soul, on faisait une musique énergique, pas forcément punk, mais



Le nouveau Clash au complet.

l'esprit était là. J'étais un fan du Clash, depuis leurs débuts, j'allais les voir chaque fois que je pouvais, j'achetais tout ce qui sortait sur eux. Bien que ne les connaissant pas (je les avais seulement rencontré deux fois en 77), j'avais toujours l'impression qu'ils me parlaient, que j'étais concerné, c'est pour ça que, maintenant, je me sens complètement intégré, je suis un Clash, pas un sessionman...

Mick, je l'aimais bien en tant que musicien, au début. Mais en tant qu'être, j'ai toujours pensé que Joe, Paul et Topper, avant qu'il ne se retire (Fucked up), étaient beaucoup plus directs, beaucoup plus intenses, plus spontanés...

Pour ce qui est de mon entrée dans Clash, j'ai juste vu une annonce dans le Melody Maker. Je me suis pointé avec ma gratte, on a passé une cassette avec les nouveaux titres. Ils n'étaient pas là et j'ai joué dessus, c'est venu très vite, j'ai essayé de jouer de mon mieux. Ça fait juste quelques semaines, mais j'ai l'impression de jouer avec eux depuis toujours. Vince est arrivé après moi, Joe et Paul ne voulaient qu'un seul guitariste au départ. Et c'est mieux comme ça, à nous deux, je trouve qu'on se complète bien, qu'on a un bon son. On a encore quelques problèmes pour certains reggaes, mais tu as vu dans le bus, on n'arrêtais pas de s'entraîner avec Paul...

« ON EST TRES DIRECTS ENTRE NOUS, ON N'ARRETE PAS DE SE CRITIQUER »

Les nouveaux titres, ils étaient déjà faits quand on est arrivés, mais chacun de nous y a mis son grain de sel et de sueur. On est très directs entre nous, on n'arrête pas de se critiquer... Je ne pense pas écrire de paroles avant un certain temps car, pour le moment, l'important est de mettre celles de Joe en musique, elles sont très bien.

Vince arrive. Le mec est grand, posé; il sait ce qu'il veut :

VINCE : Avant de rejoindre le Clash, je jouais à saute-mouton avec ma gratte. J'ai joué dans plein de groupes merdiques, on faisait de la musique speed. J'ai vu le Clash pour la première fois en 76. Il y a un mois, en moins d'une semaine je me suis retrouvé en Californie, j'ai dû apprendre une trentaine de chansons, à toute vitesse, well, c'est un style de vie différent. J'aime cette pression quand tout sature, ça me motive. Vince et moi avons apporté du sang nouveau à ce groupe. Je pense qu'au cours des ans, la musique du Clash s'est dégradée, à cause de Mick, c'était un branleur...

Pete intervient alors. Lui aussi revient de loin : **PETE** : J'ai perdu mon temps à jouer dans des groupes londoniens nuls, avec les Cold Fish, on jouait de la pop; rien de très excitant. J'étais un fan du Clash, et quand j'ai commencé à jouer avec eux je n'ai pas été trop dépaysé, car le style était le mien. J'ai juste joué six ou sept fois avec Mick, on ne s'est presque jamais parlé. Je me sens beaucoup mieux avec Nick et Vince, il n'y a pas de barrière entre nous.

KOSMO : L'ambiance était très tendue, car Mick n'espérait qu'une chose : que Topper revienne. Il n'a jamais vraiment voulu prêter attention à Pete Howard. Même chose quand Terry est revenu, à la seule différence qu'il était entendu que Terry était là temporairement.

« AU LIEU DE "MORE PUNK, LESS ROCK", JOE AURAIT DU TE DIRE "MORE PUNK, LESS FUNK" »

Paul descend :

PAUL SIMONON : T'as l'air fatigué.

JULIEN : Nick m'a apporté du whisky dans la chambre, j'ai pris ça pour du jus de pomme !

Parle-moi des nouveaux titres.

SIMONON : Ils ne sont pas tous au point, tous les jours on les modifie un peu. « Are You Ready For War » et « Pouring Man » ont des rythmes assez funky, laid-back funky.

Au lieu de te dire que l'idée du tour était « More Punk, less Rock », Joe aurait dû te dire « More Punk, less funk ». Ce qui est plus vrai, c'est qu'on ne veut plus s'embourber dans la musique disco-funk-pop... Je ne sais pas quand le disque sortira, on préfère donner toute notre énergie à la scène. Ça fait trop longtemps qu'on n'en avait pas fait. De plus, ça permet à Vince et Nick de bien assimiler les morceaux... Je n'ai pas écrit de paroles pour les nouvelles chansons. Mais j'ai fait pas mal de musiques.

JULIEN : La vérité sur Mick ?

SIMONON : Comme on l'a dit dans le communiqué de presse, il avait perdu l'esprit originel du groupe.

JULIEN : C'est quoi, l'esprit originel du groupe ?

SIMONON : C'est de communiquer avec les gens, de leur faire prendre conscience de ce qui les entoure, de ce qui les attend, de les préserver contre la drogue, le racisme. Et ça, Mick n'en était plus capable. _

Au début, Mick et moi étions bons potes. Mais ces dernières années, j'étais à gauche de la scène, Mick à droite et Joe au milieu, pour faire la balance. Cette position à son sens. La distance qui nous séparait est devenue significative, et pas seulement sur scène. On n'avait plus rien en commun, je ne pouvais plus lui parler, je ne pouvais plus supporter de rester avec lui. Si Joe n'avait été là pour faire contrepoids, Mick serait parti depuis longtemps.

On a tous espéré que Mick changerait en mieux. C'est trop tard maintenant. Pour te donner un exemple, je devais travailler sur un album de Mickey Dread. J'en avais vraiment envie, mais ça m'aurait pris trop de temps par rapport au Clash. Alors je ne l'ai pas fait. Mick ne se serait pas gêné. De toute façon, je ne le vois plus. Pas assez de temps.

JULIEN : Tu t'es marié avec Pearl Harbour ?

SIMONON : Je ne suis pas marié avec elle parce que j'en avais envie, bien que je l'aime. Mais j'aime beaucoup de filles. On s'est mariés pour qu'elle puisse rester en Grande-Bretagne, car elle est américaine. C'est un mariage de convenance. On habite ensemble, mais on n'est pas trop fidèles l'un à l'autre.

« AU DEBUT, ON VOULAIT S'APPELER LES SOCIAL NEGATIVE »

JULIEN : C'est toi qui a eu l'idée de l'intro à l'harmonica pour « Guns of Brixton » ?

SIMONON : Oui, ça fait longtemps que j'en joue ; c'est moi aussi qui en jouais sur « Ghetto Defendant ». J'ai appris en jouant sur des disques d'Ennio Morricone !

JULIEN : Comment travaillez-vous la composition des morceaux ?

SIMONON : Quand je trouve une ligne de basse, je vais voir Joe et vice versa quand il trouve une série d'accords et on adapte. Pour l'instant, on a juste fait une série de nouveaux morceaux. On en a une bonne quinzaine. On en joue que cinq ou six sur scène pour ne pas trop dérouter le public. Une fois qu'on les aura bien rodés, on pourra entrer en studio et enregistrer l'album en deux semaines. C'est comme ça qu'on a fait le premier. Les séances de « Sandinista » et de « Combat Rock » ont pris un temps fou, juste parce que Mick n'était jamais satisfait.

JULIEN : Tu as des projets hors Clash ?

SIMONON : Pour ce qui est de la musique, je compte me consacrer entièrement au groupe. Mais j'aimerais bien jouer dans un film.

JULIEN : Qui a trouvé le nom du groupe ?

SIMONON : C'est moi. On cherchait un nom à l'époque, et j'ai ouvert le journal. Je me suis aperçu que le mot qui revenait le plus souvent était « Clash » (conflit). J'ai réfléchi pendant un temps, puis je l'ai proposé aux autres. Au début, on voulait s'appeler les « Social Negative »...

JULIEN : Si je te dis qu'un Clash sans Mick ressemble à des Stones sans Keith...

SIMONON : Je ne vois pas le problème. T'as vu l'état de c'te vieux ? Il est venu nous voir à L.A. et, à la fin du gig, il n'arrivait même pas à monter dans le car, il s'est écrasé par terre et j'ai dû le ramasser pour le ramener au bus.

Au tour de Jo. Il arrive en silence, l'a l'air fatigué.

JULIEN : Je te donne les titres des nouvelles chansons, et on en parle : « Jéricho »

STRUMMER : Les paroles ne sont pas encore définitives, mais la chanson dit que « l'esprit est là, mais il manque l'action ». J'essaie de mettre en évidence la façon dont tout est contrôlé par l'argent. Et ça, c'est un bon argument pour passer à l'action. J'essaie de soulever les esprits, de mettre les gens face à leurs émotions. Le capitalisme ne peut qu'engendrer - vu la situation actuelle des choses - une guerre nucléaire. C'est maintenant que l'on doit donner un nouveau système économique au monde.

« CE SYSTEME EST OBLIGE DE TUER LES PLUS PAUVRES POUR SURVIVRE »

Je vois dans le socialisme un système correct. Les gens payent des taxes qui sont utilisées pour améliorer leur condition de vie, pas de manière superflue : pour construire des usines, des bureaux, des hospices, des hôpitaux, des services sociaux. Toutes ces choses-là, le système capitaliste ne peut les mettre sur pied, car il destine presque tout son argent à l'achat et à la construction d'armes. C'est un système de type suicidaire, fait pour les très riches, bien sûr. Mais ça ne peut pas durer puisque ce système est obligé de tuer les plus pauvres pour s'alimenter. (Au secours ! On dirait Marchais. NDLR). Je ne pense pas que le système de Thatcher tienne encore longtemps. En Angleterre le capitalisme survit grâce aux 5 millions de gens sans emploi et grâce aux 32 millions d'autres qui sont en dessous du seuil de la pauvreté. J'ai dit que le capitalisme était la guerre nucléaire, car pour survivre, il doit accentuer cette propagande sur la guerre afin d'angoisser les gens. Des gens qui ont peur sont toujours plus faciles à contrôler.

JULIEN : Pourtant, la dernière fois que l'on s'est vus, tu m'as dit qu'il n'y avait assez de profit à faire dans une guerre nucléaire !

STRUMMER : Je ne crois pas à une guerre dans l'immédiat. Mais la tension est là en quantité suffisante, quand les deux super-grands vont négocier autour d'une table, ils ne font que se mentir à eux-mêmes sans jamais arriver à des résultats, c'est ce qu'ils veulent de toute façon.

Je n'ai jamais lu de Marx, excepté à travers une bande dessinée de Rias. Et dans cette BD, il était bien clair que les ouvriers qui font le travail dans les usines sont juste payés une somme ridicule par rapport au profit crée par leur propre travail.

Même si le patron fournit les machines, la main-d'œuvre travaille et produit dessus. Cela me paraît être la base d'une équation équilibrée, seulement il sous-paye ses employés pour faire du profit, sous prétexte qu'il est le boss.

Quand j'ai écrit « Jericho », j'avais l'impression que les rues de la ville s'écroulaient, que j'étais sur une plaque tournante. J'aurais pu écrire cette chanson en 77. L'image qui m'a directement inspirée est biblique : les trompettes...

« S'ILS SONT PAS FOUTUS DE FAIRE DES TÉLÉS, COMMENT VEUX-TU QU'ILS ENVAHISSENT LE MONDE ? »

JULIEN : Andropov est mort hier. Tu savais ça ?

STRUMMER : Oui, ça ne changera rien. Ni pour les russes, ni pour nous... On fait toute une propagande anti-russe en Occident. « Les tanks russes arrivent », etc. Mais la vérité, c'est que les chars russes ne durent pas plus de deux semaines, OK ? Pareil pour les télévisions. A peine ils en ont une, qu'il faut aller chercher le réparateur. S'ils sont pas foutus de faire des télévisions, alors comment veux-tu qu'ils envahissent le monde, hein ? Cette propagande anti-russe sert tout de même de prétexte à la plupart des pays occidentaux pour favoriser l'installation de missiles, de Pershing. Ce n'est pas crédible, la première préoccupation de l'URSS est de protéger ses frontières. Ils ont perdu trop d'hommes durant la seconde guerre.

JULIEN : Parle un peu d'une autre des nouvelles chansons, « We are The Clash »...

STRUMMER : On a discuté pendant deux ans entre nous. Et le fait d'avoir viré Mick nous a permis de nous retrouver et d'agir. Quand je regarde ce qu'on a fait ces deux dernières années, je ne suis pas trop fier. On est encore capables d'allumer une allumette mais on a besoin de quelqu'un pour répandre de l'essence !!. Voilà ce que signifie cette chanson.

JULIEN : Et « Sex Mad War », que vous avez joué hier ?

STRUMMER : Les gens sont vraiment refoulés sexuellement. Ils ne peuvent pas trouver de satisfaction, car on leur dit que le sexe est bon, mais « faire le sexe » avec quelqu'un que l'on ne connaît pas ne peut pas être satisfaisant. Le sexe à la « Wham bam, thank you mam », c'est bon pour Bowie. Il y a quelque chose qui cloche entre les hommes et les femmes. Chez les homosexuels également, puisque il y en a toujours un pour jouer le rôle de la femme et vice versa...

« LE GRATIN ANGLAIS, ENTRE LE SADO-MASOCHISME ET L'HOMOSEXUALITE »

Tout le gratin britannique a été dans des écoles privées très strictes. La plupart d'entre eux étaient déjà de grands adolescents en y rentrant. D'où un très grand nombre d'homosexuels dans ces écoles. Quand aux autres, ils semblent ne pouvoir s'éclater que face à des situations d'oppression de type sado-masochisme ou autre, comme s'ils cherchaient à revivre ce qu'ils avaient appris à l'école. Il semble vraiment qu'il s'agisse d'un trait typique de caractère britannique.

Et d'imaginer tout le gratin dirigeant frustré dans sa perversion sexuelle, m'a inspiré le titre de « Sex Mad War ».

JULIEN : Dans les nouvelles chansons, il y a aussi « Three Card Trick »...

STRUMMER : Le moyen le plus fréquent de se faire arnaquer dans la rue est le jeu des trois cartes (le bonneteau). Le fait est que l'on ne peut pas gagner. Mais il y a toujours des gogos pour y croire. Bon, j'ai fait une chanson en utilisant un thème voisin. Ainsi l'état de lavage de cerveau qu'on fait subir aujourd'hui avec la menace des Russes, la crainte de ne pas manger, trouver un travail, être en règle, être à l'heure, bien se comporter, tous ces non-sens du capitalisme sont comme le bonneteau auquel on ne peut pas gagner.

Et j'ai essayé de montrer ça. Le monde politique qui nous représente et auquel on a été habitué

à croire, n'est qu'un jeu de bonneteau, une sale arnaque qui doit finir. Mais cela nécessite un sacré effort de réflexion pour le réaliser. Cette prise de conscience doit venir en premier lieu avant l'action.

Dans les nouveaux titres, il y a aussi « The Dictator », dans lequel je me moque des Américains, parce qu'ils se foutent totalement de la vie. Ainsi, ils aident les pires bouchers fascistes, plutôt qu'un gouvernement socialiste. Ils ne permettent pas aux peuples d'être libres, nulle part dans le monde. Ils sont intervenus au Vietnam, maintenant au Salvador, au Honduras. Bien sûr, les Russes ont aussi leur Vietnam avec l'Afghanistan. Il ne gagneront jamais, eux non plus, sauf en tuant tout le monde.

Pour revenir aux américains, aucun d'eux ne sait ce que fait son gouvernement, ils s'en foutent, ils ont le cerveau nettoyé et ne comprennent pas pourquoi Reagan ne lâche pas une bombe nucléaire sur Moscou demain. C'est incroyable, ce bourrage de crâne du monde occidental sur ses propres gens.

JULIEN : Autre nouvelle chanson « Pouring Rain »...

STRUMMER : Les conservateurs, Thatcher, afin de faire main basse sur tout le pays, le poignent en plein cœur. Comme dans tout l'occident, on consomme mais on ne produit plus. On court à notre perte. Les conservateurs veulent avoir 5 millions de chômeurs afin de faire peur aux gens et les forcer à travailler pour moins cher. Regarde, l'Angleterre produisait les meilleures motos du Monde, elle n'en fait plus, pareil pour des dizaines d'autres choses. Tout s'effrite petit à petit. Vois cette ville, il y règne une ambiance de jour pluvieux sans fin. Aucune joie.

Pendant longtemps, on a eu le choix entre des conservateurs pas très conservateurs, et des travaillistes pas très travaillistes. Mais maintenant, le Labour a décidé de jouer son rôle de parti de gauche, il y a des gens comme Kent Livingstone ou Tony Benn qui militent à fond dans ce sens, ils prêchent, entre autre, le désarmement nucléaire. C'est un parti sérieux...

« IL FAUT AGIR MAINTENANT OU MOURIR »

Je sens que les choses vont bouger. Mon job c'est de faire comprendre que la peur c'est de la merde, qu'on ne doit pas vivre dans la crainte. Le capitalisme et le conservatisme doivent s'en aller. Les travailleurs doivent réagir contre le chantage qui leur est fait sur leurs salaires et leurs conditions de travail, contre la crainte du chômage, la peur de devenir l'un de ces 5 millions de chômeurs qu'on est tout simplement en train de détruire. Il n'est plus temps de manipuler des idées d'intellectuel, il faut agir maintenant ou mourir. J'essaie de rassembler ici près de dix années de réflexion, de dire qu'on n'en a rien à foutre de savoir qui est un rouge à la télévision, quel type de drogue vous pouvez acheter, le vrai problème c'est qu'on peut mourir dans peu de temps à moins de prendre en main notre destinée, d'agir ensemble dans l'unité...

Ce pays est malheureusement comme une grande école, avec Margaret Thatcher comme proviseur. Les Britanniques adorent ce type de situation ils aiment les lois, ne pas devoir faire ci et faire ça, aller ici, aller là, ils ont vraiment une mentalité scolaire. Le système tue l'individualisme. L'individualiste est considéré comme un trublion. Je pense que si on naît sur cette terre, peu importe pour quelle raison, on se doit d'être individualiste. Alors cet embrigadement, pourquoi ? Pour être un facteur de production, n'être personne, rien qu'un rouge entraîné pour l'usine, un facteur dont on a gommé l'individualité et

surtout que les gens ne puissent pas en sortir, n'aillent pas goûter à la vie, ce goût si rare !..

JULIEN : On sentait une ambiance de guerre dans « Combat Rock »...

STRUMMER : (en regardant ses Doc Martens) Il y a un vieux proverbe qui dit que quand les gens commencent à porter des boots, la guerre arrive. **JULIEN :** Sur les T-shirts de la tournée il y a cette phrase : « La liberté est plus importante qu'un boulot »...

STRUMMER : C'est à propos de l'embrigadement.

JULIEN : Tu lisais quoi dans le car ?

STRUMMER : Un livre intitulé « Les damnés de la terre » de Franz Fanon, un auteur martiniquais. C'est sa vision de ce que les européens ont fait au reste du monde.

« CE PAYS A ETE CONSTRUIT AVEC L'ARGENT DE L'ESCLAVAGE »

Regarde cette ville, toutes ces maisons et ces bâtiments de pierre qu'on a vu à notre arrivée sur Manchester. Maintenant, je réalise que presque toute l'Angleterre a été construite avec de l'argent arraché au reste du monde. On ne leur a pratiquement rien donné en échange. On leur a pris la nourriture de la bouche, et c'est avec cet argent qu'on a construit ce pays, cet argent transmis par héritage dans l'aristocratie.

D'autres pays ont fait de même, les espagnols, les portugais, les français. Mais les anglais, les espagnols et les portugais ont probablement été les pires. Il ne faut pas oublier que ce pays a été construit avec cet argent, l'argent de l'esclavage ! On ne nous apprend jamais cela à l'école. Rien que la splendeur de l'Europe et toutes ces conneries ! Mais on ne nous dit jamais que c'était du fascisme.

JULIEN : Hier, à Glasgow, on a discuté avec deux écossais qui nous disaient haïr les Paki's (Pakistanais). Je leur ai demandé pourquoi et l'un d'eux m'a répondu sur le mode tragique : « J'ai cinq ou six frères et sœurs, on n'a rien à bouffer, j'suis au chômage, ces gars prennent mon travail, et je suis pourtant prêt à faire n'importe quoi. » Qu'est-ce que tu peux dire de ça ?

STRUMMER : C'est la même chose chez vous (en France) avec les Algériens...

JULIEN : Oui, mais les gars de Glasgow étaient prêts à ramasser les poubelles, eux...

STRUMMER : C'est la façon qu'ils ont trouvée pour nous diriger, en maintenant notre division. Mais la meilleure réponse à ton écossais aurait été de lui dire que notre argent est dépensé à fabriquer des armes. Il pourrait avoir un travail si cet argent était mis au bon endroit. Alors, je lui aurais dit : ne t'en prends pas aux Paki's, mais adresse tes reproches au gouvernement, à l'ordre économique !

« LE RACISME EST UNE CÉCITE »

JULIEN : Oui, mais c'est plus facile de s'en prendre aux Paki's.

STRUMMER : Je sais, c'est comme avec les juifs, mais c'est de l'aveuglement, le racisme est une cécité.

JULIEN : On est en 84. Il y a encore des types à vos concerts qui portent des T-shirts de la RAF.

STRUMMER : Quand on a été en Italie, à Bologne qui est une ville communiste, à la fin du concert, il y a des gens du Conseil de la ville qui sont venus nous parler. Ils m'ont fait réaliser que les Brigades Rouges n'avaient rien fait pour la gauche, qu'elles n'avaient fait qu'écarter les gens du socialisme par la peur. Je regrette de ne pas m'en être aperçu plus tôt. On doit réaliser ce qu'un public représente, que certains sont racistes. Tout est très confus... Tout à l'heure, j'ai demandé au public : « Com-

« Bien ? » « Ça va, ça va ? » Il n'y en a que 10% sur 300 qui ont répondu. Mais on doit se servir de tous ces chiffres c'est déjà bien que 10%... »

JULIEN : Tu sembles très anxieux depuis deux jours, que je te vois...

STRUMMER : On a une tâche énorme à accomplir, une grosse responsabilité, on doit faire entrer la jeune génération dans le monde occidental, on doit modeler sa mentalité.

JULIEN : Ça doit être frustrant, tellement ça prend du temps.

STRUMMER : Oui, c'est très frustrant, c'est très long, je veux montrer aux jeunes que ça peut se faire, qu'on peut tout changer ensemble et arriver à avoir une vie qui vaut la peine d'être vécue, qu'on doit tirer les choses au clair. Et c'est très dur de prouver ces choses-là à des gens qui ne savent pas qu'il peuvent penser.

« "LONDON CALLING" ÉTAIT UNE ERREUR : ON N'AURAIT PAS DU ABANDONNER LE PUNK »

JULIEN : Comment vous signez vos chansons, maintenant ?

STRUMMER : Clash, toujours Clash.

JULIEN : Tu veux parler de Mick ?

STRUMMER : Mick a beaucoup de talent. Mais il n'arrêtait pas de me dire qu'il avait toujours raison, qu'il savait comment faire les choses, qu'il n'avait pas besoin de conseils; il était de plus en plus exigeant : « Je n'irai pas jouer là, cette date ne me va pas, etc. » Pendant ce temps, moi j'essayais de maintenir le groupe ensemble et j'ai réalisé qu'on perdait notre temps, au dépend de la musique, de notre démarche et de notre public. Il y a tellement de choses importantes que la TV, la radio, les magazines, le sexe, la drogue. La seule façon de se faire entendre maintenant est de gueuler. C'est pas le cul sur une chaise qu'on fera bouger les gens.

On doit se battre avec la réalité. Mick ne pouvait plus comprendre que l'on devait travailler. A un moment, j'ai pensé que Clash ne pourrait plus continuer et que « Combat Rock » était la dernière étape.

J'ai sauvé cet album. Mick voulait y ajouter plein de bruits et d'effets spéciaux, il voulait le mixer aussi, ça aurait pris des mois. Alors que Glynn Jones l'a fait en une semaine, comme ça (il le répète trois fois en claquant des doigts et en trépidant sur sa chaise) et il a essayé de tirer du R'n'R de ce gâchis. Mick aurait dû en tirer une leçon; au lieu de ça, il m'a dit : « tu tues ma musique ». Ce n'était même pas sa musique, il était juste venu au studio avec quelques backing-tracks.

De plus, il n'arrêtait pas de faire une fixation sur New-York. Moi, je voulais enregistrer « Combat Rock » en Grande-Bretagne. Même chose pour le rap. Pourquoi faire venir Futura de New-York pour faire un disque de rap alors qu'il y a des centaines de rappers à chaque coin de rue qui ne peuvent pas peindre mais qui savent chanter. Futura n'est pas un rapper, c'est un peintre. On se trompait complètement et on avait déjà fait beaucoup d'erreurs. « London Calling » était une erreur, car on a abandonné le punk. Trop tôt, en tout cas.

« ON EN EST JUSTE AU PREMIER ROUND »

JULIEN : Tu n'as pas joué dans le film « The Heat » ?

STRUMMER : Non, je me suis dit « Pourquoi perdrais-je mon temps à essayer de devenir une star de cinéma, pour quelle raison ? » C'est une perte de temps. Mais bon, c'est d'être un Clash,

ça aurait été en contradiction avec ma démarche. J'ai juste demandé au producteur de trouver quelqu'un d'autre.

JULIEN : Vous ne voulez plus faire de rap ?

STRUMMER : Il faut laisser le rap aux rappers.

JULIEN : Un Live, un jour ?

STRUMMER : Pas de Live non, à cause du son. En revanche, on veut revenir aux 45 tours inédits, comme au début.

JULIEN : C'est une idée de qui, les écrans vidéo sur scène ?

STRUMMER : De Kosmo et Bernie, comme ça, les gens peuvent se dire : « Tiens, mais quelle est cette chaîne ? » C'est comme un rêve.

JULIEN : Qu'est-ce que tu fais si tu te rencontres dans la rue ?

STRUMMER : J'me fous une beigne dans la gueule

JULIEN : Le point sur les sept ans passés !

STRUMMER : C'est un commencement. On en est juste au premier round.

JULIEN : OK. Rendez-vous dans sept ans.

Quatre heures du mat. Frissons. La musique du night est morte, Vive le Clash. Jo va se coucher. Finir quelques verres d'eau avec Kosmo et Ray. Dormir, prendre le train. Londres... A peine arrivé, un tacot m'amène à Pettycoat Lane market, après m'avoir juré sur la tête de Strummer que Portobello est cool. Nul! Bus-Heatrow Airport-Avion sas et compagnie. A l'aéroport, un pote m'attend : « Eh Julien tu r'sembles à Chuck Berry ». Le douanier : « Johnny Burnett ou Cochran, petit, pas Chuck ». That's all folks.

Julien CIVANGE



Strummer, Julien, Kosmo, Vince et Simonon, le soir du concert de Glasgow.

CLASH A PARIS

Le 22 février, le groupe débarque à Paris, à l'Holiday Inn. Reçu. Bernie m'apprend que le concert du lendemain est annulé parce que les camions de matos sont coincés à la frontière belge. Les routiers sont sympas. Le soir même, Palace pour tout le monde. Paul : « Tu crois tout de même pas qu'on va aller voir Eurythmics ! ». Un jour plus tard, ils embarquent pour l'Italie.

Le 29, les voilà de retour avec le camion, cette fois. Fiesta le soir et concert le lendemain dans un espace Balard bourré à craquer. Zéro de conduite en guest-band : tétine au poing, pêche câline et applaudissements mérités. Vingt minutes de break, une vidéo de « My Way » pour le plus grand plaisir de tous, et le Clash déboule.

La machine est en marche, les mécaniques roulent, le Clash reste le Clash et Paris's burning. Sempiternelle ouverture sur « London Calling », nouveaux morceaux, une bribe de « Sandinista », un kopek de « Combat Rock ». Le public meurt, je deviens fou et tout suit. Trois rappels mémorables, dont le dernier sur « White Riot », alors que la moitié des pèlerins encore en vie avaient quitté les lieux.

Strummer a mordu le plancher, est descendu de la scène, les nouveaux ont bien assuré et Paul a fait mouiller toutes les nubles de passage.

Petite partie backstage : Futura et Fab five Freddy jouent à la marelle, un contingent de fans anglais qui suivent le groupe dans le monde entier, peste encore sur le score de France-Angleterre, Jo discute avec tout le monde, les nouveaux signent et Paul écluse. Une fois toute la smala pseudo-Rock parisienne rassasiée, au tour du Clash d'aller casser la croûte, au « Phyphy's » avant d'aller aux Bains Douches et au Palace. Le lendemain, back to Edimburg.

The end, Re-all folks et prenez-en de la graine.

Julien CIVANGE

CLASH. LA PÊCHE



ce qui est émouvant chez
clash, c'est cette volonté
farouche de ne pas se trahir,
de rester fidèle à l'énergie,
à la pureté et au cri qui ont
fait son succès. Julien a suivi
quelques concerts du groupe
en Angleterre, avant de le
retrouver à Paris. Épique!
il en a rapporté des
interviews avec chacun
des membres du groupe.
la pêche.

Roissy - février 84. Coïncé entre un couple d'écossais Middle class (l'homme, un colosse au teint rougeâtre, à l'haleine de Brandy et au geste facile; la femme, une matrone bégueule tout droit sortie d'un casting de Russ Meyer) et un militaire en service, tout képi-mitraque et bleu de travail, je me dirige tant bien que mal vers le satellite n° 5 quand soudain, une hôtesse de l'air de rêve se précipite sur moi, me prend par la tête et me passe autour du cou une pochette plastique sur laquelle est inscrit, façon rock-art-ridiculo-fluo, en caractères gothiques: « mineur non accompagné ». Ce simple geste suffit amplement aux yeux des autres voyageurs à me ramener au rang de nourrisson géant, irresponsable et cahotant.

THE CLASH



**Sur scène et dans
les coulisses, en Angleterre
et en France, le Clash
a la pêche**

*Par Julien Civange
Photos : Didier Buriez,
Jean-Claude Lagrèze,
Gilles Bonnacarrère*